

StRBS 25d (17.05.2007)

P. François Euvé :

La parole est maintenant à **Patrick Goujon**. Patrick est de formation littéraire, et, à ce titre, particulièrement sensible à la rhétorique. Il enseigne ici la théologie spirituelle. Il est aussi chargé de conférences à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et Conseiller à la revue *Études* pour les questions théologiques et religieuses. Il a, lui aussi, soutenu récemment sa thèse doctorale, sous le (beau) titre « *Prendre part à l'intransmissible* ». *Histoire littéraire et sociale de la relation spirituelle à l'époque moderne. La Correspondance de Jean-Joseph Surin*, qui doit faire l'objet d'un ouvrage à paraître bientôt. Il nous transmet ce soir l'intransmissible de sa lecture de Roland Meynet.

Mesdames, Messieurs, bonsoir,

Cher Michel Cuypers, Cher Roland,

Si la parole m'est donnée ce soir, ce n'est pas au nom d'une compétence dans le domaine biblique ou coranique, mais au titre de lecteur. Je lis et l'on m'a appris à lire. Ce processus d'apprentissage n'est jamais fini : nous n'apprenons à lire jamais qu'en continuant de lire, en étant guidé par d'autres lecteurs. Voilà très simplement ce que vos ouvrages nous offrent, un travail de lecteur et de passeur. Vos lectures ouvrent des voies à la lecture. Ce sont des invitations : on y lit, à voix basse, l'invitation : « va, et fais de même ».

C'est le propre d'une « méthode » d'apprendre à lire. Ce qu'apporte de radicalement nouveau le *Traité*, ce n'est pas la méthode mais sa systématisation. Le mot peut effrayer, et non seulement le mot, mais la chose même : 712 pages d'analyses, de tableaux, de définitions. Pourtant, pour qui se plonge dans le *Traité*, l'effroi le cède vite à la joie, joie de la découverte, joie de la surprise. Si la métaphore biblique du potier, artisan de la parole de Dieu, revient dans le *Traité*, c'est bien parce que le texte y est pétri, et que le lecteur ne tarde pas à sentir ses propres mains démangées par l'envie de saisir ses crayons de couleur, ses ciseaux... et sa patience.

Le tour de force repose dans la composition d'ensemble : les principes de la « rhétorique » biblique sont simples ; ceux du *Traité* ne le sont pas moins. Tout tient dans une définition linguistique de la rhétorique : ce qui permet de comprendre la composition des livres, des passages, des segments vient de deux caractéristiques de la langue biblique : une langue qui joue de couple binaire et une langue qui juxtapose plutôt qu'elle ne subordonne.

Je t'emprunte deux exemples : « si tu écoutes bien » se dira « si écouter tu écoutes » (binaire) ; exemple de juxtaposition « les sacrifices à Elohim, un esprit brisé », que

l'on comprend comme « le sacrifice qui plaît au Seigneur, c'est un esprit brisé ». Ces deux caractéristiques fondamentales de la langue biblique introduisent à l'unique opération en laquelle consiste la lecture : le repérage des ressemblances et des différences.

**Je vous poserais là une première question : n'est-ce pas une différence fondamentale avec la rhétorique gréco-latine ? Ne pourrait-on dire que votre rhétorique est descriptive là où celle des grecs était normative ou à tout le moins pragmatique, visant à aider l'orateur ?**

Tout le monde sait lire ; tout le monde a joué à ce jeu où l'œil traque d'un dessin à l'autre, la répétition, la variation. Tout se joue dans le trait qui passe ou ne passe pas.

Je laisse le soin à Roland Meynet et à Michel Cuypers de présenter eux-mêmes leurs travaux et leurs conceptions, mais je voudrais vous faire part d'un étonnement.

Au bout de quelques centaines de pages – il faut bien cela, et quelques autres centaines prises à d'autres ouvrages de Roland – je me suis aperçu que la force de cette méthode tenait dans le fait qu'elle y creusait un espace, ou en faisait apparaître les tensions. Observer des répétitions et des différences, c'est découvrir des polarités. C'est ainsi que le lecteur peut découvrir des passages pour entrer dans le sens du texte. Le texte est un champ de forces.

Je vais tenter de prendre un exemple : l'aveugle de Jéricho dans Luc. Le texte a priori n'est pas difficile, mais on peut aussi se sentir coi face à lui. Un texte lisse : une guérison, une de plus, à quoi bon ? Une simple observation conduit à repérer que l'aveugle guéri est mis en parallèle avec « tout le peuple » dans le dernier segment : « et aussitôt il vit à nouveau et le suivait glorifiant Dieu, et tout le peuple ayant vu donna louange à Dieu ». Mais de l'observation de ce parallélisme, on ne tire encore pas grand chose si on ne compare pas la fin de ce récit avec son début (notion qu'il faut pouvoir justifier) : « il arriva comme lui (Jésus) s'approchait de Jéricho, qu'un aveugle était assis près de la route demandant (l'aumône) ». Et alors ? Tu relèves en fait que dans le parallélisme entre l'aveugle et la foule, il n'est pas dit que la foule se mit à suivre Jésus (une différence) car elle le suivait déjà. Mais dans cette différence se glisse une ressemblance ou plutôt deux : alors que l'aveugle guéri se met à suivre Jésus (il fait comme la foule – ressemblance), la foule, elle, se met à faire comme lui : elle entre dans la louange. « La guérison est totale, écris-tu : non seulement parce que les yeux, les pieds et la bouche de l'aveugle sont libérés de leur infirmité, mais aussi parce qu'il n'est pas le seul à être guéri : sa guérison entraîne celle de tout le peuple ». (p. 358). Face à la totalité qui est lisse, insaisissable, le jeu de composition biblique que l'analyse rhétorique manifeste permet de donner au lecteur une prise sur le texte.

Un texte obscur, comme dans un texte « facile » posent en effet une redoutable difficulté à son lecteur : comment y entrer ? comment passer de l'obscurité d'un texte ou de son évidence banale quasi insignifiante pour nous – Jésus a guéri un aveugle à Jéricho – à une proposition de sens ? La rhétorique ménage des tensions dans le texte : l'aveugle est dans la même position que la foule/il n'est pas dans la même position que la foule : elle suit/il est assis ; il loue Dieu/elle loue Dieu : comment est-on passé d'une situation à l'autre ? Répondre à cette question sans imaginer la réponse, mais en écoutant ce que le texte dit, voilà le travail.

Le texte biblique attend de son lecteur qu'il découvre ce qu'il lui suggère dans le jeu des ressemblances et des différences qui le compose. La Bible attend son lecteur ; ce n'est rien de dire que le Coran l'attend aussi.

Au fond, et c'est une seconde question, je me demande si la rhétorique sémitique n'est pas une rhétorique de lecture ? Existait-il dans les écoles rabbiniques, par exemple, un enseignement de la composition, oral sans doute, ou la rhétorique que vous proposez est-elle une reconstruction contemporaine de règles totalement implicites ?

La systématisation du *Traité* prend alors une coloration inattendue. Loin d'être la conséquence d'une obsession, elle est la marque d'une attention qui ne juge pas par avance de là où se loge le sens. La systématisation est le revers méthodique de l'accueil de l'inattendu de l'Esprit. Elle est, pour le dire d'une formule un peu trop éloquente, le prix de la grâce.

Où le sens va-t-il se donner ? Si j'en décide par avance, en décrétant qu'il n'est que dans les mots, qu'il n'est que dans les formes, qu'il n'est que dans les rapports du texte au lecteur, je ne joue pas le jeu de la rencontre. Je ne sais pas par où le sens viendra, si je veux bien écouter le texte et non ce qu'il me suggère. Tout se met alors à compter : toute la langue, tout ce qui la compose, même le *iota*. Comment alors se fait-il que le système vive, qu'il bouge et ne fixe pas, alors qu'il ne cesse de définir, préciser, régler ?

Le *Traité* est un fruit. Il repose certes sur des principes, le binaire et la juxtaposition, la ressemblance et la différence, mais ces principes, tirés de l'analyse, ne se sont formulés qu'au fur et à mesure de ton travail, des questions et remarques de tes étudiants, et de tes propres reprises. Les allers et retours avec tes précédents travaux sont nombreux, non seulement pour collecter le matériau amassé, mais pour corriger, nuancer. En ce sens, l'analyse du Notre Père dans l'Évangile de Matthieu est un morceau de bravoure. Tu confesses ton erreur de lecture, mais surtout on y voit s'assembler, par convergence, des faisceaux d'indices qui se soutiennent les uns les autres : et la conclusion vient, visible et simple. Le Nom de Dieu ne se comprend qu'à partir de la composition... à qui demander le pain, sinon à son Père ?

Chemin faisant, je découvrais avec toi ce que nous disent les traditions spirituelles les plus assurées : la Bible pour être ouverte demande une lente manducation. À l'heure où nous sommes toujours pressés de lire, confondant l'intelligence avec le savoir, la rhétorique biblique nous force à un autre tempo. *Chi va piano, va lontano !* En proposant non seulement de lire tous les composants du texte, en demandant de les réécrire, dans ce geste de l'antique sagesse par laquelle l'incorporation se fait par la main, tu nous mènes de la lecture, de la *lectio* à la méditation. Mais ce passage n'est pas magique : pour entendre la voix de Dieu, son esprit, il n'est pas possible de sauter par-dessus la lettre. Ce respect du texte est un respect de l'homme, de la voix humaine que Dieu s'est choisie.

La voix est une affaire subtile. Elle se murmure dans un souffle. Se rendre attentif aux ressemblances et aux différences, c'est apercevoir des rapports, ce qui s'assemble et s'unit : le pain et la justice dans Matthieu, le Notre Père et les Béatitudes ; c'est voir le Père de la parabole de Luc unir les deux fils autour du don qu'il fait à l'un comme à

l'autre. L'analyse rhétorique ne serait-elle pas là alors simplement pour éveiller notre attention et éteindre notre fougue à croire savoir avant même d'avoir entendu ? La rhétorique réveille ce que notre mémoire du texte biblique a perdu : il nous faut réapprendre à lire les rapports, au sein d'un même texte, au sein de la Bible tout entière, non en se laissant guider par nos impressions, nos souvenirs – nous n'écouterions que nous-mêmes –, mais en découvrant ce que le texte ourdit patiemment. Joseph fut un maître dans l'interprétation des songes à partir des indices en apparence insignifiants. Jacob combattait de nuit.

Le *Traité* est le fruit d'un travail, d'un combat, comme l'est aussi l'interprétation des songes. Mais il est un fruit au sens où la compréhension est donnée. Le lecteur que la Bible attend, c'est d'abord l'auteur du *Traité*. Ton treizième et avant-dernier chapitre est une apologie du lecteur, m'a-t-il semblé. Un lecteur humble, dont, comme son nom l'indique, la première tâche est de lire. « Les règles sont utiles, la technique est indispensable, le travail davantage encore ; l'intelligence ne nuit pas. Et pourtant rien de tout cela ne saurait suffire. Comme la vie, l'interprétation ne se prend pas ; elle se reçoit » (p. 632).

Il y a là, me semble-t-il, un trait qui consonne avec le maître Ignace dont l'esprit se condense dans la sentence de Hevenesi :

Crois en Dieu comme si tout le cours des choses dépendait de toi, en rien de Dieu. Cependant mets tout en œuvre en elles, comme si rien ne devait être fait par toi, et tout de Dieu seul.

Tu m'en permettras cette paraphrase :

Lis la Bible comme si le sens dépendait de tes analyses, en rien de Dieu. Cependant mets tout en œuvre comme si rien ne devait être fait par toi, et tout de Dieu seul.

La joie que le lecteur éprouve à te lire tient sans doute dans l'expérience qu'il fait de découvrir toute la vérité de ce paradoxe inattendu dans l'œuvre d'un traité.

© *Studia Rhetorica Biblica et Semitica*

[17.05.2007]